

vaient tout le fruit de leur pénible travail ; les marchands de leur côté, alléguant les risques et les incertitudes de leur commerce, ne voulaient rien céder de leurs prétentions. Cet antagonisme s'était manifesté déjà par des luttes terribles que la force publique se trouvait souvent impuissante à prévenir.

Le vicomte n'avait aucun motif de cacher la vérité, aussi répondit-il résolûment :

« Je suis travailleur comme vous, señor ; je viens à B*** pour tenter la chance, et Dieu veuille me la donner bonne !

—S'il vous la donnait bonne, répliqua le sombre mineur, vous seriez plus heureux que nous, car l'enfer me confonde... »

Il prononça encore quelques mots inintelligibles, puis il s'interrompit ; saisissant le gobelet d'étain et la bouteille déposés sur le bord du trou, il se versa une rasade d'une liqueur incolore, mais d'une odeur forte et la vida prestement. Aussitôt ses deux compagnons, jaloux sans doute de prouver leurs droits d'égalité parfaite, s'emparèrent de la bouteille et absorbèrent leur ration avec la même célérité. Pendant qu'ils se livraient à ces libations, sans s'inquiéter davantage de Martigny, celui-ci prit à l'arçon de sa selle une petite gourde et, la portant à ses lèvres, il dit avec gaieté :

« A votre santé, señores !... Vous buvez du whiskey, je vous ferai raison avec de l'eau-de-vie de France.

Les Mexicains se regardèrent obliquement, comme si cette plaisanterie n'eût pas été à leur convenance ; néanmoins ils se turent et se disposaient à se remettre au travail, quand le voyageur après avoir avalé pour la forme quelques gouttes du contenu de sa gourde, reprit avec tranquillité :

« Vous n'avez pas répondu à ma question, señores, et j'attendais mieux de votre politesse. »

Le Mexicain qui avait parlé déjà et qui semblait être le chef du claim, sourit d'une manière sinistre.

« Puisse Notre-Dame refuser d'intercéder pour moi à ma dernière heure, grommela-t-il, si tous ces Français ne sont pas fous ! Mais ajouta-t-il d'un ton plus calme, ne m'avez-vous pas demandé la demeure du marchand Brissot, le plus dur, le plus avare, le plus impitoyable de tous les scélérats qui se sont abattus sur les placers pour la désolation des pauvres mineurs ?

—Je ne sais s'il est tout ce que vous dites, mais je vous ai demandé en effet où il demeure.

—Et quel motif avez-vous, jeune homme, de vous adresser à ce fripon ? Rien que pour vous vendre les outils dont vous avez besoin, il vous ruinera.

—Me ruiner ! répliqua Martigny en plaisantant ; je peux bien l'en défier à cette heure ! Aussi je me risque... où loge-t-il ?

—Allons ! dit le mineur d'un ton impatient, on ne peut empêcher un homme d'aller au diable quand il en a la volonté. Poursuivez donc votre route, ajouta-t-il en étendant le bras vers la ville ; et quand vous arriverez au camp (cette enceinte fortifiée que vous voyez là-bas), vous prendrez à gauche... D'ailleurs, tout le monde vous indiquera ce store maudit où tant de malheureux oiseaux ont laissé leurs plumes !

—Il suffit... Merci, señor.

Le vicomte toucha son chapeau, et, peu soucieux de prolonger l'entretien, il allait s'éloigner ; son interlocuteur le rappela.

« Un moment encore, reprit-il. Quand vous verrez ce... Brissot, dites-lui de ma part que, s'il continue à pressurer les pauvres gens qui ont besoin par hasard d'un outil, d'un vêtement ou d'un morceau de *tusajo*, il lui en cuira avant que nous soyons les uns et les autres beaucoup plus vieux... On a des *machetes* (cou-teaux) et on sait s'en servir.

—Je ne manquerai pas de lui transmettre ce gracieux message, » répliqua Martigny toujours railleur.

Il salua de nouveau et partit au grand trot, tandis que les Mexicains avaient l'air de se demander si l'honneur n'exigeait pas qu'ils se missent à sa poursuite pour lui enfoncer leur *machetes* dans la poitrine.

Cet échantillon des habitants des placers n'étonnait ni n'effrayait Martigny ; et à mesure qu'il avançait, il remarquait parmi les travailleurs des types non moins bizarres, sinon moins redoutables. Là, c'étaient

des Chinois au teint jaune, aux yeux bridés, à la queue traînant jusqu'à terre ; plus loin, des noirs de toutes les nuances : des Malais à la peau cuivrée, des Nouveaux-Zélandais couverts de tatouages ; puis des Anglais, des Allemands, des Français, des Américains ; toutes les nations de l'univers réunies comme pour construire une nouvelle Babel, et dont la réunion n'avait encore abouti qu'à la confusion des langues. Mais tout ce monde était absorbé par l'œuvre commune, la recherche de l'or, et le voyageur pouvait passer sans que l'on daignât remarquer sa présence.

Du reste, il n'avait plus besoin de prendre de renseignements. Il rencontrait à chaque pas des affiches et des inscriptions colossales, posées soit contre des troncs d'arbres étêtés, soit contre les cabarets borgnes qui formaient plus de la moitié des habitations ; or, parmi ces enseignes multipliées jusqu'à la profusion, il en était une qui portait en caractères gigantesques et en cinq ou six langues différentes :

BRISSOT (DE PARIS).

Marchandises en tous genres et de tous pays.

Au-dessous de ces inscriptions polyglottes, un pin-ceau peu exercé avait représenté, tantôt une flèche dont la pointe était tournée vers le centre de la ville, tantôt une main, et Martigny continuait son chemin sans autre embarras que de regarder par intervalles les complaisants écriteaux.

Il parvint bientôt à une espèce de square, où toute méprise était plus difficile encore. Une vaste baraque en bois, couverte de toile goudronnée et surmontée de banderoles flottantes, attirait d'abord l'attention, et au-dessus de la porte principale, une toile blanche répétait, en caractère de six pieds de haut l'inscription lue tant de fois par le voyageur. Il était donc arrivé.

Il alla mettre pied à terre devant l'entrée ; puis, attachant son cheval à une barre de bois destinée sans doute à cet usage, il pénétra dans l'intérieur du bâtiment.

C'était un store encore, mais plus considérable que celui de Dorling-station, et surtout encombré d'une plus grande variété de marchandises. On y trouvait toute espèce de meubles, d'outils, de provisions : des confitures et du tabac, des paletots et du vin de Champagne, des brouettes de mineurs et des chapeaux de femme en satin rose. Tout cela était groupé dans une longue galerie, assez mal éclairée, dont l'œil avait peine à sonder la profondeur. Trois ou quatre commis qui, nous devons le dire, n'avaient pas l'air polis et la mine avenante, couraient çà et là pour servir les acheteurs qui, de leur côté, ressemblaient fort à des bandits. Près de la porte se tenait un grand diable de mulâtre d'une force herculéenne et revêtu d'une espèce de livrée ; il paraissait chargé d'exercer une surveillance rigoureuse dans l'intérieur du store. Il laissait volontiers entrer, mais il ne permettait plus de sortir à moins qu'on ne lui montrât un petit papier bleu signé du patron lui-même et portant l'énumération des objets vendus. A défaut de ce passe-port, le cerbère refusait obstinément de livrer passage. Du reste, de pareilles précautions, on le comprend, étaient presque indispensables dans un établissement fréquenté par des gens dangereux, et où l'on avait également à craindre la ruse et la violence.

Martigny demeura immobile quelques instants au milieu de la galerie, sans qu'on lui adressât la parole. Enfin, un des employés vint à lui et demanda en anglais, d'un ton maussade, ce qu'il souhaitait. Le vicomte exprima le désir de parler à M. Brissot en personne, et le commis lui ayant désigné un personnage assis isolément sur une estrade, dans la partie la plus apparente du store, lui tourna le dos pour courir au-devant d'une troupe d'acheteurs qui venaient d'entrer. Tout en se dirigeant vers le patron, Martigny se mit à l'examiner avec intérêt.

Brissot avait alors bien près de cinquante ans ; son crâne était chauve et ses cheveux blanchissaient déjà sur les tempes. Son extérieur n'annonçait pas un homme qui avait été capable de commettre un meurtre dans un accès de jalousie. Il était de constitution frêle et paraissait plus timide qu'emporté. Cependant

ses petits yeux verdâtres ne manquaient pas d'éclat, et ils exprimaient une défiance qui ne se mettait pas en peine de se cacher. Il était vêtu avec élégance ; son paletot et son pantalon de l'étoffe la plus nouvelle, avaient été évidemment coupés par un bon tailleur de Paris ou de Londres ; il portait des bottines vernies et une chaîne d'or serpentait sur son gilet de soie, tandis que ses mains étaient chargées de bagues. Malgré ce luxe, Martigny put s'assurer que le négociant avait pris certaines précautions contre une attaque subite. Son bureau posé, comme nous l'avons dit, sur son estrade, d'où l'on pouvait voir toute l'étendue des magasins, était entouré d'une solide barrière et en bois et en fer, qui tenait le public à distance. De plus M. Brissot ne remettait aux acheteurs les petits papiers bleus, qui les autorisaient à emporter les marchandises vendues, qu'à travers un étroit guichet et après entier paiement.

Comme Martigny s'approchait avec assurance de la barrière, le patron effrayé de l'audace de cet inconnu, demanda brusquement en anglais :

« Qui êtes-vous ? que voulez-vous ? Adressez-vous aux employés. »

Le vicomte sourit et répondit en français :

« Quoi donc, monsieur, ne permettez-vous pas à un compatriote de vous adresser ses compliments, et de vous remettre une lettre de Mme Brissot, que j'ai eu l'honneur de voir ce matin même à Dorling ? »

En entendant parler sa langue natale, le négociant jeta sur Martigny un regard pénétrant, comme s'il eût voulu deviner jusqu'à quel point le nouveau venu était instruit de son passé. Martigny soutint cet examen sans sourcilier ; Brissot, un peu rassuré, tendit la main par-dessus la barrière pour prendre la lettre qu'on lui présentait, l'ouvrit et se mit à lire rapidement.

Une sorte de mécontentement se trahit d'abord sur son visage pendant cette lecture, si bien que le vicomte ne put s'empêcher de dire à part :

« Hum ! cette coquette de Mme Brissot, aurait-elle parlé de moi en termes trop avantageux à son mari jaloux ? »

Toutefois, cette appréhension ne tarda pas à se dissiper ; car la physionomie du négociant s'éclaircit insensiblement, et un léger sourire finit par s'épanouir sur ses lèvres.

« Je gagerais, pensa encore Martigny, que la frivole créature a parlé de mon diamant de douze mille dollars ? »

Quoi qu'il en fût de ces suppositions, Brissot replia le papier et allait sans doute adresser la parole au vicomte, mais il en fut empêché. Les acheteurs et les commis se pressaient autour de son bureau fortifié ; il s'agissait de recevoir le prix des marchandises vendues et de signer les fameux petits papiers bleus qui devaient leur servir de laissez-passer. Le négociant s'acquitta de ses fonctions avec une impassibilité étudiée ; et tout en pesant dans de petites balances la poudre d'or qui, la plupart du temps, servait de monnaie courante aux placers, il disait en anglais à son principal commis :

« Je viens de recevoir avis, monsieur don Fernandez, que les marchandises attendues nous seront expédiées demain soir de Dorling. Vous vous arrangerez pour les caser le mieux possible. »

Comme on le voit, l'épouse du négociant, lorsqu'elle avait écrit sa lettre de recommandation, avait fait ce qu'on appelle « d'une pierre deux coups. » En recevant cet avis du patron, don Fernandez, jeune Espagnol au teint olivâtre, au cou tors, à l'œil oblique et faux, s'inclina avec un respect touchant à la servilité.

Quand les autres acheteurs furent partis et quand les employés se furent retirés à une distance respectueuse, Brissot parut songer de nouveau à Martigny.

« Excusez-moi, monsieur le vicomte, dit-il avec politesse, mais, vous savez, les affaires avant tout... Enfin me voilà prêt à vous servir en tout ce qui dépendra de moi, comme le désire ma chère et bien-aimée femme... Un mot seulement : nous auriez-vous connus lorsque nous habitions Paris ? »

ELIE BERTHET

(A suivre)